

BULLETIN DE L'INSTITUT POUR L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

VIII-ème
année

1-2

Janvier-février
1921

Publication
mensuelle ◻

dirigée par

N. IORGA
G. MURGOCI
V. PÂRVAN

◻◻ S'adresser pour la rédaction à ◻◻ **Depôt à la Librairie PAVEL**
N. IORGA, Bucarest (Roumanie). **SURU, Bucarest (Roumanie).**

SOMMAIRE : ARTICLES: Nouvelles notes sur les relations entre Roumains et Grecs.—COMPTES-RENDUS: Domaschke: Eléments latins en roumain.—Takáts: Peuple pastoral.—Enlart: Villes mortes.—Weigand: Mots aroumains.—Bernoulli: Petit livre de pèlerinage à Jérusalem.—CHRONIQUE.

Imprimerie „Cultura Neamului Românesc”

1921

Prix: 3 francs

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ETUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

NOUVELLES NOTES

SUR LES

RELATIONS ENTRE ROUMAINS ET GRECS¹.

Les relations entre Roumains et Grecs aux différentes époques, à partir de la phase des colonies helléniques établies sur les rives du Pont Euxin pour arriver à l'immixtion des Phanariotes dans le gouvernement des pays danubiens sont aujourd'hui assez bien connues. Et cependant il faut s'attendre encore à des faits nouveaux, trouvés au bout de recherches méthodiques, mais très souvent par un simple hasard.

I.

Ainsi, en feuilletant le recueil de chants populaires bulgares traduits en italien et commentés par M. D. Ciàmpoli (*Canti popolari bulgari*, éd. Carabba, Lanciano, s. a.), j'ai trouvé — à la suite d'autres renseignements sur la vie des Roumains dans la péninsule des Balcans (la Roumaine Boïana, qui demande sa dot de lin et de soie pour se mettre à la tête de soixante-sept palikares; le jeune palikare Negul «du côté de l'Albanie»; les bandits qui se saisissent du tribut de la Dobrogea; le «couteau valaque» des guerriers; peut-être «Dan Ban» le «dschélep» ou marchand de moutons; pêcheries d'esturgeon sur le Danube, le «Danube blanc», où Dafina lave son linge; les jeunes gens entreprenants qui «s'en vont faire fortune en Valachie»), j'ai trouvé, dis-je, tout un petit morceau intéressant notre histoire, dont voici la traduction :

La guerre éclate dans le pays de Valachie,
Dans le pays de Valachie et de Moldavie,
Où on tuait les vieillards, où on amenait en captivité les jeunes gens,
Et on se saisit de Vicha,
Vicha la captive, Vicha la Grecque.
Elle conduit le cheval du Sultan et en porte l'étendard,

¹ Communication faite à l'Académie Roumaine en présence du prince Nicolas de Grèce, à l'occasion du mariage de la princesse Elisabeth de Roumanie avec le prince héritier de Grèce.

Elle en porte l'étendard et le fait flotter.

Le comble d'imprécations: Que tu ne puisses jamais régner,
Jamais régner, ô roi, ni prospérer,
Parce que j'ai laissé un petit enfant au berceau:
Qui le lavera, qui lui donnera du lait¹ ?

Or Vicha est une personnalité historique. En 1625-1626, sous le règne en Valachie du prince Alexandre, fils du riche et magnifique Radu Mihnea, il est fait mention de ce Radu et de sa femme, la Grecque Argyra, connue aussi par ailleurs, mais en même temps de Mihnea, le grand-père, et de la femme de cet aieul, «la princesse Vicha»². Elle apparaît comme «la signora Vissa de Valachia» en 1593, dans des comptes de la nonne Marie Adorno Vallarga, sœur de la Pérote Catherine, devenue elle aussi princesse de ce pays valaque³. Deux ans auparavant, dans une lettre grecque de Roxane, peut-être fille de Mihnea, à côté des compliments faits à cette parente de Murano, Marie, par l'ancien prince, devenu par rénévation Méhémed-beg, on trouve les compliments de la *σηπουνεσα Βησα*, qui ne serait donc pas une princesse, mais seulement une des concubines de celui-ci⁴. D'autant plus que la femme légitime de Mihnea, Neaga, une Roumaine, qu'il avait épousée en 1582, et qui est mentionnée ensuite en 1584, en 1587 et 1589 comme princesse, vivait encore en 1600, quand elle prenait le titre de «Tzaritza», d'«Impératrice» roumaine⁵. Mais Radu Mihnea, «tout petit» en 1587, était le fils de cette Vișa, tandis qu'un autre Radu, fils de Neaga, qui n'arriva pas à la maturité, était né en 1584⁶.

Vicha fut-elle de fait emmenée violemment par les Turcs ? Il faut croire plutôt que, accompagnant celui qu'elle regardait comme son mari, à Nicopolis, où ce dernier était devenu, après

¹ P. 143, no. LXXXIV.

² Voy. nos *Contribuțiuni la istoria Munteniei*, dans les «Annales de l'Académie Roumaine», XVIII, p. 101.

³ *Ibid.*, p. 100.

⁴ *Ibid.*, p. 101.

⁵ *Ibid.*, pp. 38-39.

⁶ *Ibid.*, pp. 69-70 (cf. *ibid.*, pp. 79 note, pp. 98-99) : «Radul Voivoda, poco più di 3 ani, sano e puto astuto, e un altro, fiol de altra dona, pizolo, ma domina par che vol tuto suo ben, Radul Voivoda».

avoir abjuré la foi chrétienne, un simple beg, elle pouvait être regardée comme une captive. Mais elle n'abandonna pas son enfant et elle n'eut jamais à soigner en maugréant les chevaux de celui-ci.

II.

Les pays roumains conservèrent certainement dès le XV^e siècle des manuscrits grecs importants, appartenant aussi bien à l'époque classique qu'à celle de la littérature religieuse et de la littérature byzantine. On voit vers la fin du XVI^e siècle le Métropolitain valaque Euthymius demander du vicaire patriarcal de Constantinople, Mélétius Pigas, un Évangile grec et un Nomocanon ¹.

Radu Mihnea dut avoir une bibliothèque grecque, et il n'y a pas de doute que des livres dans cette langue se trouvaient dans le palais de Basile Lupu, prince de Moldavie vers le milieu du XVII^e siècle et riche patron, assez généreux, de l'Église constantinopolitaine. Il faut mentionner surtout la bibliothèque de Constantin Cantacuzène, qui était, à cette époque, Postelnic du prince valaque Mathieu, et cette collection fut enrichie par le fils du Postelnic, Constantin Cantacuzène le Stolnic, un des hommes les plus érudits de l'Orient chrétien entier. Son neveu, le prince Constantin Brâncoveanu, était fier d'être considéré comme patron de la culture hellénique.

La Bibliothèque Impériale de Vienne conserve des commentaires de l'Apocalypse dûs à Georges Koressi, qui avaient appartenu au Postelnic ou à son fils. On y trouve aussi la traduction en vulgaire du commentaire de Théophylacte sur les Évangiles, par Jean Comnène, médecin de Bucarest et professeur, plus tard Métropolitain de Silistrie († à Bucarest, en 1719). Le médecin grec avait rendu au prince valaque, son protecteur, le même service que celui qui avait été exigé de Mélétius Syrigos par Basile le Moldave, désireux d'avoir une version en grec moderne de l'ouvrage de Jean VI Cantacuzène contre l'Islam ; le Stolnic en fit faire une copie à Bucarest, en 1700, par la main d'un Constantinopolitain, Michel, et commanda à Jean Comnène une Vie

¹ Évêque Melchisédek, dans les „Annales de l'Académie Roumaine“, III, p. 28.

de l'empereur, son ancêtre. Pour le fils du prince contemporain de Moldavie, Constantin Cantemir, ce Démètre qui devait être plus tard un des plus grands érudits de son siècle, le moine Jérémie Kakavélas traduisait du latin les Vies des Papes par Platina: il faisait de Jean Hunyadi un «Voévode de l'Hongrovlachie». Une traduction du livre de César de Crémone sur la physique était employée par les élèves du gymnase de Bucarest en 1684, sous le règne du Cantacuzène Șerban. Le prince Brâncoveanu faisait traduire pour son usage le «Prognostic» d'Ax-telmeier sur les futures victoires du Tzar. On a des manuels de Sébastos de Trébizonde rédigés pour le Voévode et ayant appartenu à la bibliothèque de son oncle. Tel des livres se trouvent à Vienne avait été donné au Stolnic par l'éruudit drogman du Divan, Panagiotès Nicousios¹.

Des boïars comme Constantin Filipescu possédaient le manuscrit de Phrantzès, et s'en servaient pour compiler leurs chroniques..

Mais bientôt la grande bibliothèque des Maurocordatos, Nicolas et Constantin, dépassa tout ce qu'on avait vu en Orient jusqu'à ce moment, au commencement du XVIII-e siècle. Le catalogue nous en a été conservé. Elle contenait un grand nombre de volumes de contenu religieux, des éditions de Byzantins publiées au commencement du siècle précédent, des classiques imprimés au XVI-e siècle encore, sans compter les belles éditions roumaines, toutes récentes, des livres grecs. Parmi les manuscrits il y avait la rédaction par Chrysanthe Notaras, le futur Patriarche de Jérusalem, du voyage fait en Chine par le Moldave Nicolas Mulescu, qui était lui aussi un profond connaisseur du grec, la *Δοξολογία τῶν ἡγεμόνων* (de Guevara), traduite par André d'Athènes, un livre de Ruth, en grec et en hébreu, la «chronologie» d'Entyche Patricius, traduite par l'archevêque de Gaza, Christodoule, une Histoire de Henri IV, une autre «de la guerre et de la paix des Ottomans», un *Στοφάνιτης καὶ Ἰγγρηλάτης*, un Livre d'Alexandre-le-Grand, les «Pensées» de Nicolas Maurocordato, en deux volumes (inédit), des prières, des lettres, un „canon“ de la Vierge par le même, des «préceptes pour l'âme», une table des noms pour Dioscoride, un riche Psautier avec miniatures, sept tomes des Basili-

¹ Voy. notre mémoire dans les „Annales“ citées, XX, p. 203 et s. iv.

ques en grec et en latin, les lois militaires de Rufus, un livre d'Alexandre Maurocordato sur la guerre avec les Allemands ¹.

Il faut ajouter à ces manuscrits celui d'Eusèbe, contenant la préface et trois livres encore inconnus, qui, tiré de cette bibliothèque de Văcărești, servit à une nouvelle édition, plus complète, au commencement du XVIII^e siècle.

On connaît l'œuvre d'écrivain de Nicolas Maurocordato : il publia à Leipzig, chez le libraire Fritsch, un *Περὶ καθηκόντων* et un recueil de sentences sous le titre de *Φιλοθέου Πάρεργα*; son *Θέατρον πολιτικόν*, une compilation, eut même plusieurs éditions. Il avait des relations avec un Bignon, un Le Clerc d'Amsterdam (traducteur des *Πάρεργα*). Tel des journaux littéraires de l'Occident allait jusqu'à le confondre avec le grand érudit que fut Démétrius Cantemir, en lui attribuant l'Histoire de l'Empire ottoman et la Description de la Moldavie de ce dernier («*Dacia nova et vetus*» pour l'informateur).

Il avait à sa Cour un médecin, Démètre Procopius, dit Pampéri, originaire de Moscopolis, le grand centre roumain de Macédoine, ancien étudiant à Padoue, et on doit à celui-ci toute une série de notices biographiques sur les professeurs et les écrivains grecs plus récents, incorporée par Fabricius dans sa *Bibliotheca graeca medii aevi*

Mais son principal auxiliaire en fait de style grec ancien, de philologie hellénique, fut le bizarre personnage qui s'appelait Étienne Bergler, auteur de la traduction latine du *Περὶ καθηκόντων*, en 1722. Il était le fils d'un boulanger du quartier de Blumenau (en roumain Blumăna), près de Braşov, la grande ville saxonne de Transylvanie. Désordonné, ivrogne, vagabond, il s'était distingué dès le début de ses études au gymnase de sa vie natale et il devint, aussi comme auteur d'une édition d'Aristophane, un des plus grands hellénistes de son époque, étant consulté par le Pape sur tel des manuscrits grecs du Vatican. Invité, de Leipzig, où il était employé dans la librairie de Fritsch, par Maurocordato, il s'établit à Bucarest, qu'il n'aurait quittée que seulement pour aller à Constantinople.

Il mourut à Bucarest en 1738. Et ce qui est très intéressant

¹ Annales de l'Académie Roumaine, XXXVII, p. 85 și urm.

² Voy. notre *Histoire des Roumains de la péninsule des Balcons*. Bucarest 1919, p. 40.

c'est que cet Allemand était d'origine roumaine, car il se disait lui-même fils du «Bleesch Honnes», de Jean le Valaque¹.

Son œuvre de philologue est considérable : il donna un Homère en 1707, *l'Onomastikon* de Pollux en 1707, des scholiastes d'Homère, les *Lettres d'Alciphron* en 1715, outre son Aristophane qui ne fut publié qu'en 1760. Il traduisit en latin, en dehors de l'ouvrage de Maurocordato, Génésius dans les «Byzantins» de Venise et collabora à la *Bibliotheca graeca* et au *Delectus Argumentorum* de Fabricius².

L'école grecque de Jassy, fondée par Nicolas Maurocordato et patronnée par Chrysanthe Notaras, avait un assez riche bibliothèque : on a conservé la belle édition des lettres de Paul Manuce, avec une notice de la main de Chrysanthe, qui la donnait à l'école en septembre 1728, ainsi qu'une publication valaque de Snagov, offerte à cette «nouvelle école princière hellénique» en avril 1714 déjà³. La bibliothèque existait encore, enrichie par des dons princiers, en 1766⁴.

Plus tard le couvent de Neamț en Moldavie, qui devint la grande officine des traductions, vers 1800, avait sa bibliothèque grecque⁵. Le Métropolitain moldave Benjamin Costachi se formait, à la même époque, une riche collection⁶.

III.

Nous croyons utile de donner maintenant quelques renseignements sur les traductions en roumain des œuvres classiques de l'antiquité hellénique, et de cette antiquité seule, car, s'il s'agissait d'énumérer toutes les versions d'ouvrages religieux exécutées en Moldavie et en Valachie au XVIII^e siècle, il fau-

¹ D'après *l'Onomastikon* de Sax. Cf. les *Quellen zur Geschichte der Stadt Brassó*, VII, p. 618. On étudiait au gymnase de Kronstadt (Braşov) à cette époque, parmi les Grecs, Thucydide, Polybe et Plutarque.

² Voy. Engel, *Geschichte der Walachei*, I, pp. 42-43, et *Ungarisches Magazin*, II, p. 518.

³ Annales de l'Académie Roumaine, XXXVIII, p. 801.

⁴ *Ibid.*, p. 802. Il y avait aussi des livres ayant appartenu au fondateur de la famille des Soutzo; *ibid.*, p. 802.

⁵ *Ibid.*, p. 810.

⁶ *Ibid.*, pp. 810-811.

draît une longue étude détaillée, cette œuvre, qui fit passer en roumain toute une riche bibliothèque, étant d'une très grande étendue.

Le premier auteur hellénique dont on eût donné une traduction en roumain fut Hérodote. Nous avons découvert au couvent de Coșula, bâti dans la première moitié du XVI^e siècle, le manuscrit, une copie de 1816, qui reproduit une autre, faite en 1746, d'après «l'ancienne copie moldave», conservée dans la bibliothèque des Maurocordatos aux-mêmes. Le style, d'une remarquable spontanéité, d'une couleur admirable, rappelant le Plutarque d'Amyot, appartient à la meilleure époque du XVII^e siècle. Comme il est dit que l'île de Crète «ne peut pas être conquise par les Turcs maintenant» et que cette île fut assiégée en 1645, en 1649 et subit le plus long siège à partir de 1667, pour être conquise seulement en 1669, on a la date approximative de la traduction. Le traducteur est un ennemi des Grecs qui occupaient certaines des hautes places auprès de la personne du prince, car il ajoute à son texte que «les étrangers pensent à leur maître seulement, et pas au pays». Le style étant manifestement archaïque, je préférerais comme date la première moitié du siècle et, puisque, pour ce travail, il fallait un profond connaisseur du grec, je maintiens l'attribution de l'ouvrage à Eustratius, le grand traducteur de textes helléniques pour Basile Lupu, un prince ambitieux et libéral¹.

Un traducteur très zélé, P. Georgescu, avait commencé vers 1830 une nouvelle traduction d'Hérodote. Elle ne fut pas continuée. Un descendant, vivant en Roumanie, des princes Soutzo, Alexandre Soutzo, professeur à Jassy, donna, dans une forme roumaine qui n'est pas impeccable, une traduction complète d'Hérodote, en 1879. A ce moment même, l'Académie Roumaine chargeait Scarlat Ghica, un helléniste qui avait étudié en Angleterre, de donner une troisième traduction, qui est accompagnée d'un riche appareil critique.

Il n'y a pas d'Homère roumain datant de la même époque. Alexandre Beldiman, boïar moldave qui vivait au commencement du XIX^e siècle et dont on a de nombreuses traductions (de

¹ Édition donnée à Vălenii-de-Munte en 1909 (*Herodot, traducere românească, publicat de N. Iorga*).

Régnard, de Florian, de Gessner, etc.), de même qu'on récit versifié des événements révolutionnaires de 1821, sous le titre de «Triste tragédie», donna une version en prose: il y en a deux manuscrits, l'un dans la Bibliothèque Bruckenthal de Sibiu (Iermannstadt), l'autre dans la collection de M. Gaster à Londres, qui en a donné des extraits dans la *Chrestomathie Roumaine* qu'il a publiée. A une époque où la langue littéraire était encore trouble et gauche, cette traduction a un grave défaut: la naïveté grandiose de l'original manque totalement dans ce produit difficilement élaboré d'un boïar à l'esprit lourd et prosaïque¹.

Une notice dans le *Φιλολογικὸς Τηλέγραφος* du médecin Démètre Alexandridis, publié à Vienne en 1819, annonce, à côté d'une traduction de quelque Nomocanon grec en roumain, en collaboration avec Michel Sturza, le futur prince de Moldavie et avec «le professeur de latin à l'école princière», une *Iliade* traduite par le même Beldiman et qui était sous presse, de même que l'*Odyssée*, dans l'imprimerie de l'Université à Bude: l'auteur y aurait employé le même vers alexandrin².

Il fallut qu'un demi-siècle se passât après cet essai manqué pour avoir, en 1876, une seconde traduction de l'*Odyssée*, dûe à Jean Caragiani, Roumain de Macédoine, qui vient à peine de mourir. Esprit très fin sous un air naïf, il était capable de donner, dans une langue simple, mais harmonieuse, une version acceptable du poème homérique; n'étant pas lui-même poète, il se borne à donner une version en prose.

La traduction commencée en 1880 par le professeur transylvain Siméon P. Simonu (publiée à Blaj) manque de toute qualité. Quant à l'*Iliade*, Georges Săulescu, qui avait fait des études dans l'île de Chalki, donnait, dès 1833, une traduction en vers qui ne manque pas d'énergie. C'est encore l'*Iliade* qu'entreprit de traduire, dans un style malheureusement influencé par les théories philologiques de l'époque, tendant à créer une langue littéraire différente de celle du peuple, un Grec naturalisé Roumain, le professeur Constantin Aristia, de Bucarest. Après une première traduction, imprimée en 1837, il voulait publier le texte

¹ Voy. notre *Ist. literaturii rom. in sec. al XVIII-lea*, II, p. 443.

² Reproduit dans les „Annales de l'Académie Roumaine“, XXXVIII, pp. 442-443.

grec aussi et des traductions occidentales en regard: nous avons dans notre bibliothèque un spécimen imprimé, portant les corrections de l'auteur. Il dut se borner à éditer de nouveau en un volume la seule version roumaine (1867). En 1876 on a une nouvelle traduction de l'Iliade par Christodoule Souliotis, Grec de Brăila: elle n'a aucune valeur. A notre époque enfin la traduction de l'Iliade fut reprise par le professeur Georges Murnu — un poète —, originaire de Macédoine. Son œuvre, qui a mérité de grands éloges, ne révèle pas suffisamment ce qu'il y a de frais, de spontané, de profondément populaire dans le glorieux original; on y sent trop l'esprit d'une époque cultivée, la patience disciplinée du philologue et peut-être aussi la connaissance plutôt littéraire du dialecte roumain de la Dacie. Nous préférons la traduction toute récente d'un autre Macédonien, M. Papacostea, publiée dans les revues *Neamul Romănesc literar* et *Convorbiri literare* et réunie en volume. La *Batrachomyomachie* fut traduite en roumain, dès 1816, par un étranger, Joseph Kontz, mais seulement d'après la version magyare de Csokonay¹. Caragiani réunit une version en prose du poème à sa traduction de l'Odyssee.

Plutarque trouva dès 1867 un traducteur dans Aristia et plus tard (1891) un autre dans P. Georgescu, cité plus haut: une œuvre solide, d'une lecture agréable qui ne fut pas, malheureusement, rééditée.

Quant aux poètes lyriques, on n'a qu'une version de Hérondas par Odobescu, un écrivain très distingué (avec une étude de M. Litz'ca, Bucarest 1901) et une très belle traduction d'une Ode de Pindare par le professeur V. Bogrea de Cluj (Kolozsvár), qui n'est pas seulement un profond connaisseur de l'antiquité, mais aussi, à ses heures, un délicat poète.

Parmi les dramaturges, personne ne s'est essayé ni à Eschyle, ni à Aristophane (sauf une *Lysistrata* assez récente, traduite d'après le français, par P. Moşoiu). Mais on a tout Sophocle dans une traduction claire et exacte par le professeur Dinescu. En employant le secours des versions françaises, M. M. Michel Dragomirescu et Michel Iorgulescu ont rendu des tragédies d'Euripide: le premier *Antigone* (1896), l'autre *Oedipe à Colone*.

On a, en outre, un *Oedipe roi*, traduit, probablement indirectement,

¹ Densusianu, Rapport, dans les „Annales de l'Académie“, loc. cit., p. 217.

tement, par Edgar Aslan (Bucarest 1890), un *Oedipe à Colone*, du même caractère, dû à M. Stănescu (Bucarest 1903), sans compter une très mauvaise traduction en vers d'*Oedipe roi* par ce Transylvain, S. P. Simonu (Bistrița 1896). Dans des vers meilleurs, mais assez prosaïques et avec beaucoup de néologismes français sans caractère, P. Dulfu, poète connu par une adaptation des fabliaux populaires, a donné une *Iphigénie en Aulide* (Cluj 1879) et une *Iphigénie en Tauride* (Bucarest 1903). Mentionnons aussi que le professeur N. Dossios publiait à Galatz, en 1884, *Hécube*, avec des scholies de Lampros Photiadès, professeur à Bucarest au commencement du siècle passé, et que *les Perses* d'Eschyle ont formé l'objet d'une étude plus étendue de M. Burileanu, professeur à l'Université de Bucarest (1899).

Parmi les philosophes, Aristote seul a été rendu en roumain, pour son analyse des passions, par Jean Caragiani (Bucarest 1884). Cependant en 1825 un boïar d'origine grecque, le Médelnitschar Jean Papazoglu, traduisait les «Discours de Léon le Philosophe, que les Grecs ont surnommé Chrysostôme».

Il y aurait aujourd'hui à réunir les anciennes traductions à celle des auteurs contemporains et de les compléter d'après un plan unitaire. L'œuvre aurait beaucoup avancé sans cette souveraineté de la civilisation française commencée dès 1830-1840, qui fit goûter la littérature classique seulement dans les traductions françaises. Si on avait continué le travail déjà initié, la langue littéraire roumaine elle-même en aurait largement profité. Qu'il nous soit permis de dire que dans nos revues *Floarea Darurilor* et *Neamul Romănesc literar* nous avons cherché à donner, il y a dix ans, une impulsion dans ce sens.

IV.

Si on considère maintenant la généralité des traductions roumaines du grec, il y a dans ces traductions plusieurs époques.

L'Hérodote du XVII^e siècle représente un phénomène isolé, un des incidents de la Renaissance transplantée en Moldavie.

Suit l'ère des traductions religieuses, qui occupe le XVIII^e siècle entier, en commençant même par la version d'une partie des discours de S. Jean Chrysostôme, sous Brâncoveanu, dûe aux

frères Greceanu, Radu et Șerban (*Mărgăritare*, Bucarest 1691), et avec d'autres publications de versions du grec sous le même prince (l'opuscule de Maxime le Péloponnésien contre les catholiques, en 1691; les «Conseils chrétiens» de 1700; la «Fleur des dons»; les „Exemples des philosophes“).

La *Mélissa* mentionnée par un écrivain allemand, Sulzer, auteur de la *Geschichte des transalpinischen Daziens*, à côté des *Mille et une nuits*, traduites sur une version grecque, ne nous a pas été conservée: c'était sans doute une Anthologie. Un ouvrage de pure distraction, *Scherzi di fantasia* du Vénitien François Lore-dano, passa en roumain par le même canal (1788; traducteur Constantin Vârnăv). Toute une série de romans grecs devinrent à la même époque les délices des lectrices roumaines: *Philérote et Anthousa*, *Crityle et Andronius*, qui eut même l'honneur d'être imprimée dans la typographie, destinée exclusivement aux ouvrages religieux, de la Métropole moldave (1794). *L'Histoire de Melchisédek*, dédiée, par un certain Anastase, au Métropolitain Benjamin Costachi, en 1812, peut être considérée comme appartenant au même cycle. L'Érotocrite de Cornaro devait avoir plus tard comme traducteur le grand poète populaire Antoine Pann, d'après la nouvelle forme que lui avait donnée, peu auparavant, en grec, Denis Photinos, l'auteur de „l'Histoire de la Dacie“.

En fait d'ouvrages philosophiques, on avait la morale de „Syn-tipas le philosophe“ et les exemples compris dans le «Théâtre politique» de Nicolas Maurocordato (en 1805; traducteur Jean Burchi; une version fut imprimée plus tard). N'oublions pas le manuel d'introduction aux sciences par le maître d'école grec, très actif, Polizoï Kontou (1811, imprimé; traduction du moine Nicodème Greceanu, d'une grande famille valaque).

Maintes œuvres italiennes (*Achille a Schiro* du Métastase, en 1797; traducteur Iordachi Slătineanu), allemandes (l'*Éraste* de Gessner; 1821; imprimée; traductrice: Zoé Adamaki Ioannou), roumaines même (!) (*Événements des Cantacuzènes et des Brâncoveanu*, par Démétrius Cantemir; 1811; traducteur Basile Vârnăv) passèrent en roumain par une forme grecque préalable. Une partie de la littérature byzantine en échange (*Barlaam et Joasaph*, le Roman d'Alexandre, le Roman de Troie, puis la Vie du Patriarche constantinopolitain Niphon, etc.) avaient passé en roumain, aux XVI-e et XVII-e siècles, par un intermédiaire slavon.

Des essais de traductions, diverses, dûes en grande partie à des Grecs roumanisés, se rencontrent en Moldavie aussi bien qu'en Valachie dès la fin du même siècle, et surtout avant et après 1821. Aristia vient en première ligne parmi ces écrivains.

Enfin une dernière phase, et la plus importante, est celle qui, après 1860, se rallie au grand essor de la littérature roumaine moderne.

Elle devrait se poursuivre et se compléter par des traductions du grec moderne: elles existent tout aussi peu que les traductions du roumain dans la littérature de la Grèce actuelle. Et je ne dirai pas que c'est à l'avantage des deux civilisations les plus anciennes de l'Orient, se rattachant, l'une et l'autre, aux plus grandes traditions de l'antiquité classique.

N. Iorga

* * *

Walter Domaschke, *Der lateinische Wortschatz des rumänischen* (dans le „XXI. — XXV. Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig“ de Gustav Weigand, Leipzig 1919).

L'auteur de cette étude, très circonstanciée et d'une excellente distribution, a été un des jeunes érudits sacrifiés par l'ambition aveugle de leur patrie.

Il y a beaucoup à cueillir dans ce riche répertoire, qui rapproche le mot roumain, non seulement de l'original latin, mais aussi des formes correspondantes dans les autres langues romanes et même dans l'albanais. Le matériel roumain de la péninsule des Balkans offre des éléments d'un haut intérêt; on y retrouve des termes latins qu'on aurait pu croire depuis longtemps perdus dans tous les dialectes de la langue, comme : *a aperi* (*aperire*, pour le lever du soleil), *a umbra* (*umbrare*), *căroare* (*calorem*), *încărescu* (*incalesco*), *șară* (*sierra*), *arup* (*rupes*; cf. en Dacie *a surpa*, *subrupare*), *arina* (*arena*), *sclîfur* (*sulfur*), *sîn* (*sanus*), *vom* (*vomo*), *a minuta* (*minutare*), *ntârdu* (*tardo*), *boace* (*vocem*), *dimându* (*demando*), *vomeră* (*vomer*), *hic* (*ficus*), *cusuriu* (*consobrinus*), *nuearcă* (*noverca*), *mes* (*mensis*), *vigiț* (*viginti*).

A corriger et ajouter : *zăpadă* (slavon) pour *nea* (*nivis*), ne s'emploie pas en Moldavie, où on trouve le mot: *omăt*, qui n'a pas été expliqué; *humă* en Moldavie a le sens de terre grise servant à colorier l'enduit des maisons (p. 73). Le *rivus* latin

revit dans le *Rivo alto* (Rialto) vénitien (p. 75). A côté de *im* (*limus*) on rencontre dans le roumain de Transylvanie au commencement du XIX-e siècle *imat* (merde). A la place du vieil *im* on n'emploie pas seulement le slavon *noroiu* (usité en Valachie), mais, en Moldavie, le terme *glod* (dans un sens particulier: *gloduri*). Je crois que la forme *papură* se retrouve dans le latin on dans quelque dialecte italien: *papula*. Le roumain *a miăuna* et le français *miauler* ont sans doute des attaches. Je ne comprends pas pourquoi *leu* et *leoaică* (lionne) ne peuvent pas être admis comme populaires pour des «raisons de fait», à «une époque plus ancienne» (p. 83): les relations avec Byzance le permettaient bien, malgré l'absence de l'animal lui-même dans ces régions. De même, sans que la sauterelle soit un insecte de ces régions, les invasions de sauterelles étaient assez fréquentes pour qu'on ne puisse pas dire que le mot est d'origine livresque (p. 86). P. 84: ajouter *hultan* (grand vautour) et *rîndurea* (à côté de *rîndunea*). On dit en Moldavie: *buratec*, et non *broatec* (p. 85). *Cută* peut bien être appliqué aussi aux rides du visage (p. 88). Ajouter à la même page: *a descapătina*, décapiter. *Rost* a aussi un sens moral (p. 89). *A ucide* signifie aussi battre (p. 95). *Vechiu* s'applique aussi aux hommes, dans la liaison: *om vechiu* (p. 96). On dit *zgrăbunță*, non *zgrăbuntă* (p. 100), *a orbecăi*, et pas *a orbăcăi* (p. 101). *Mare* signifie aussi: ancien (*Mircea-cel-Mare*). *Semna* est livresque (p. 109). Il faut lire: *amăreală*, non *amăreață* (p. 111). *Pucios*, comme *puchios*, ne signifie pas mal-odorant, mais bien: aux yeux malades (p. 112). Pourquoi *a supăra* ne viendrait-il pas du latin *superare* (p. 114)? *Dor* signifie aussi douleur (*dor de dinți*) (*ibid.*). On dit *gemăt*, non *gemet* (p. 115). *Fapt* signifie aussi un acte de sorcellerie (cf. *i-a făcut cuiva*, on lui a jeté des sorts; on dit *făptură*, et pas *faptură*; p. 116). Les anciens textes ont *opu iaste* (*opus est*) et non *ie op* (p. 117). P. 125 ajouter: *brăcinar*. *A la* (*lavare*) est encore d'usage commun (p. 127). On dit *a pieptăna*, non *a pieptena* (*ibid.*). *Flacăra* n'est pas récent; on a la forme dérivée *flăcăraie*, en moldave aussi. *A fuma* est livresque (p. 131). *A aburca* ne signifie pas soumettre à la vapeur (*ibid.*), mais élever. J'ai trouvé *legume* couramment dans les documents. Le raisin s'appelle en Moldavie *poama*, non *poame*. *Păcuină* est usité aussi dans le Maramureș, où on mène les troupeaux en criant *haghe* (*haide*) *pecuină*. On dit *purcoiu*, non

porcoiu. *Păcurariu* était employé aussi en Moldavie : *fîntina lui Păcurariu*, *Păcurari* (près de Jassy). Pourquoi *șterc* viendrait-il de l'allemand (p. 143)? La terminologie des pêcheurs est slave, et pas spécialement « russe » (p. 144). Pourquoi *corabie* viendrait-il du bulgare, et pas directement du grec ancien ? (p. 157). Il n'y a pas seulement *popor* dans le sens de paroisse, mais dans le Marmaros aussi *a popora*, administrer la paroisse. A côté de *văduv* (*viduus*) il y a dans la même région *râmas*. A côté de *căpiță* (*capetia*) de foin : *căpeți*. Ajouter aux vases : *toartă*. Pour *buzunar*, poche, il y a l'ancien terme *sin*, a côté de *sănin*, *săninos*. On a oublié aussi *oaspe*. *Grecioasă* signifie enceinte.

Aux noms d'arbres il fallait ajouter aux formes dérivées pour les groupes : *peret* (et aussi *periș*) (cf. *spinet* et *sălcet*, mentionnés). *Căpșună* ne vient-il pas de *cap* avec un suffixe étranger ?

On a laissé de côté aussi, dans cet ouvrage spécial, le frein (*frîu*), la selle (*șea*), le *căpăstru* du cheval, le joug (*jug*) des bestiaux, le clou, *cuiu* (*cuneus*) et les ciseaux, *foarteci* (*forbices*), qui montrent une civilisation plus avancée. Puis les noms latins des ustensiles qui composent le *plug* (charrue), nommé dans tel dialecte encore *aratru* : *coarnele plugului* manque aussi. Pour la sécheresse il y a aussi la forme *stearpă*. Le nom du miel (*miere*) et de la cire (*ceară*) prouvent de même qu'*albină*, la continuation technique de l'apiculture. Dans le domaine moral, le serment *a jura*, *jurămînt*, *jurător*. A côté de *Paști* (Pâques) il y a, pour Noël, non seulement *Crăciun*, évidemment latin, mais aussi *Născut*, et les noms de saints formés par le latin *sînt*, et non le slavon *sfînt* : *Sîngeorz*, *Sîntoader*, *Sîntă-Măria*, rentrent dans cette catégorie.

Puis les coutumes anciennes : *cunoștința*, *datul (darea) mîinii*.

Pour fixer enfin la quantité des mots latins, il faut recourir à deux autres domaines : les noms propres, avec tout ce qu'ils conservent, et ces mots techniques des différents métiers, qui n'ont pas été complètement réunis. N'oublions pas non plus le vrai trésor conservé dans des régions isolées, comme la vallée du Jiu transylvain.

Plus d'une fois (cf. p. 72) l'auteur doit faire l'observation que le roumain conserve fidèlement des éléments lexicographiques d'une très grande ancienneté ou dans leur sens le plus archaïque.

Le caractère latin de la langue dans tout ce qui sert à nommer

les notions essentielles (et cela même dans toutes leurs nuances variées) est évident. Le nom slave est le plus souvent, en tant qu'il n'est pas adopté pour écarter un homonyme ou un terme mal sonnante, un simple doublet, une expression technique, le témoignage, passager lui-même, d'une mode qui a disparu. Très souvent on se tromperait en croyant que tout le vocabulaire non-latin d'une littérature composée en grande partie de traductions a pu être adopté par le peuple, — et ce n'est que cette adoption qui donne le droit de cité dans la langue; autrement il faudrait admettre que les termes grecs empruntés par le slavon littéraire au moyen-âge ont fait vraiment partie intégrante de la langue proprement-dite, de la langue *vraie* et intime. J'observerai que la dénomination de «bulgare» employée par l'auteur pour tous les intrus slavons en roumain est, sinon tendencieuse, au moins totalement fautive.

Je me demande aussi pourquoi *boare* viendrait du bulgare *boura* et non d'un original grec, pourquoi le sens de „maïs“ du mot *porumb* (pigeon) doit venir du bulgare (p. 84), le sens de „force“ du mot *vână* du bulgare aussi (p. 87)¹.

Țiță, mamelle (le mot se trouve aussi en albanais) viendrait aussi du bulgare («stammt sicher»), mais on le trouve (*ziza*) dans des dialectes italiens du Sud. *Inimă*, cœur, peut signifier aussi estomac (dans l'expression: *mă doare inima*), sans recourir à l'initiateur bulgare (p. 93). Pourquoi le slavon parlé aurait-il «communiqué la culture de l'esprit» (p. 115)? Pourquoi *pepene* ne peut-il pas venir du latin (p. 138)? *Păun* viendrait du bulgare, parce que les bergers n'avaient pas de paons sous leurs yeux (p. 143)!

Même la spécialisation des synonymes latins pour des notions différentes plaide pour cette civilisation ininterrompue. Ainsi, des verbes qui signifient tuer, *necare* est devenu (comme dans le français, du reste : nager), l'expression pour un seul genre de la mort.

Nous nommerons toujours thrace ce que l'auteur appelle albanais, parce que le même mot se rencontre dans l'albanais moderne, venant de l'ancien idiome thrace (ainsi *koder*, „monticule“, en roumain: *codru*, forêt viage).

¹ A côté de *șarină*, champ cultivé, on a le latin *agru* (la forme *ogor* paraît être influencée par la magyar).

Ce qui est très intéressant c'est le caractère *rural* qu'avaient dans leur première signification beaucoup de mots roumains, qui ont subi des changements sémasiologiques bien éloignés et parfois très bizarres. Sécher c'est (à côté de *a seca*, seulement pour les eaux), *a usca*, d'*exiccare* (faire sécher des plantes); jeter, rejeter: *a lepăda* (jeter une pierre, comme le font les bergers). Lever c'est *a ridică* (*eradicare*), soulever des racines une plante. Détruire *a dărîma* (*deramare*), briser les rameaux d'un arbre.

M. Sextile Pușcariu avait déjà remarqué que *a merge*, de *mergere*, qui signifie: marcher, aller, représente la descente du montagnard dans la vallée, où il „plonge“. *A apuca* paraît venir d'*aucupari*, chasser au faucon ou donner la chasse aux oiseaux. *A afla* (trouver), d'*afflare*, paraît venir de la poursuite des traces par le flair des animaux. *Îndărătnic* (opiniâtre) signifie d'abord celui qui fait des pas en arrière; c'est „l'opiniâtré“ des mules, des animaux, en général, quand ils refusent de marcher. Hautement intéressante est la dérivation de *a smulge* (*exmulgere*) de l'opération même de traire les vaches, celle de *a scutura* (*d'excultulare*), ôter la peau d'un animal. *A se strecura*, se faufiler, vient de *transcurare*, faire passer le lait. *A împiedeca*, *împiedecare*, empêcher, signifie originairement mettre une chaîne aux pieds des animaux. *A îngâna* (*gannere*) vient de la manière spéciale d'attirer les animaux (p. 105) *A încurca*, *a descurca*, embrouiller, débrouiller, viennent de la terminologie du tissage. *A desmierda* (*dismierdare*), caresser, signifie nettoyer les animaux. *A înșela*, *însellare*, c'est tromper le cheval pour lui imposer la selle (mais l'auteur cherche un «slav. verbum» pour expliquer le changement de sens; p. 157).

L'auteur, qui voudrait refuser aux Roumains même la chasse, doit bien reconnaître que les tenus du tissage se sont parfaitement conservés en roumain (p. 147). Il prétend que ceux du métiers ne sont pas latins: cependant il donne *faur*, et ajoutez: *lemnar*, *fierar*, *argintar*, etc. (p. 148). Il va jusqu'à prétendre que *negot*, *negustor*, *a neguța* ne sont pas des *Erbwörter* (p. 156). Et cependant il reconnaît qu'on a des termes latins pour acheter (*a cumpăra*), vendre (*a vinde*), prêter (*a împrumuta*), dette (*datorie*). Si *Împărat* et les formes dérivées se trouvent dans les contes, pourquoi le refuser dans la vie d'État (p. 158; le Sultan était un *Împărat*). Si *popor* a un sens religieux, paroissien,

on dit aussi un *popor* dans la terminologie des vignerons (p. 158). Si l'organisation avait été si simple, pourquoi les termes de droit, complètement conservés (p. 159)? Avec deux mots de mépris l'auteur a cru pouvoir détruire le caractère primitif latin du christianisme roumain (pp. 162-163), ce qui ne l'empêche pas de donner lui-même tous les mots essentiels. Il s'étonne que les noms des jours de la semaine soient restés latins (p. 165).

Mais l'auteur laisse complètement de côté aussi les mesures. Si les poids (*greutăți, gravitates*) portent des noms grecs (*litră, dram*), qui paraissent anciens, ou turcs (*ocă*), les draps, les vases en bois se mesurent avec le *cot* (*cubitus*; cf. *a coti*, mesurer avec; *cotari*, ceux qui mesurent, *cotărit*, impôt sur la capacité), divisé en *rupi* (de *a rupe, rompere*), et *grei* (de *greu, gravis*). Si, surtout, pour l'agrimensure on a en Valachie le *pogon* (d'ancienne origine grecque; cf. *pogonatec*), si le *stînjén* slave (cf. le sagène russe) s'est introduit dans les deux principautés, on conserve en Moldavie la *falce* (*falx*, faux; adverbe: *jălcește*), dans ses divisions, la *palvă* (*palma*) et le *deget* (*digitus*). On partage un bien-fonds par *funii* (*funes*) et *curele* (*courroies*). On calcule aussi par les *urme*, traces (d'origine latine). Les mots de *cumpănă* (balance) et de *cantar, cîntar* (même sens) ont aussi leur valeur.

La tradition culturelle chez les Roumains se démontre aussi par des changements sémasiologiques comme celui d'*albină, d'alvus*, la ruche; donc il ne s'agit pas de pasteurs, puisque l'élevage des abeilles n'a jamais cessé. La plupart des ustensiles de ménage portent leur nom latin (pp. 123-124). On a conservé le nom du savon, *săpun* (cf. *a săpuni, săpunar*). La voie des chars, *cararia*, est la *cărare*, le sentier roumain, mais le mot s'est conservé. Se marier c'est *a se căsători*, entrer dans sa maison à soi (*casă, casa*); *a încuia, a descuia*, fermer à clef et ouvrir, est en relation avec le clou qui sert encore à fermer les portes à la campagne.

Mais l'auteur veut que les Roumains eussent bien connu l'agriculture, mais sans l'avoir pratiquée (p. 139): si les bergers ont appris ces choses de l'agriculteur voisin, celui-ci était-il un Latin? Et comment concilier cette théorie avec le nom du moulin, avec les termes de l'arboriculture?

Le fait que les noms de la ciguë (*cucută*) et de la mandragore (*mătrăgună*) se sont conservés aussi montre la tradition d'une

médecine populaire qui se rattache aux éléments de civilisation de la même vie rurale (parmi les plantes vénéneuses, la *ceapa ciorilor*, la «cibouille des corbeaux»).

La conclusion qu'il faut tirer de ces faits est autre que celle de l'auteur. A savoir que *les termes ruraux déviés de leur ancien sens ne proviennent pas de changements sémasiologiques intervenus dans le roumain lui-même ; ils appartiennent au capital primitif des premiers fondateurs de la nation roumaine, d'après notre théorie ces émigrants, paysans de l'Italie, qui étaient aussi bien agriculteurs que pasteurs.* Dans les Balkans et en Dacie, ils n'eurent pas seulement l'humble vie pastorale dont parle le philologue allemand: les preuves que nous avons réunies plus haut montrent bien leur participation à des domaines supérieurs de la vie sociale, économique et technique. S'il n'y avait que *pământ* venant de *pavimentum*, terrain „pavé“ — car *terra* était devenue *țara*, „le pays“, dans le sens campagnard et dans le sens général, de patrie —, ce serait un argument décisif. Et *biserică* de *basilica*, supposant le service du culte chrétien dans un grand édifice profane, en serait un autre¹. Car pendant longtemps le premier sens du mot n'a pu disparaître complètement.

N. Iorga.

* * *

Takáts Sándor, *La vie de notre ancien peuple pastoral* (Régi pásztor népünk élete), publié dans le „Rajzok a török világból“, II, Budapest 1915, pp. 259-354.

L'auteur de cet ouvrage, connu par ses recherches sur la vie sociale des Hongrois sous la domination ottomane, nous présente cette fois une image particulièrement intéressante de la vie pastorale en Hongrie. Des documents, des protocoles et des comptes recueillis dans les villes danubiennes, dans celles du côté de la Theiss et même en Transylvanie, lui ont fourni de riches matériaux.

Les pâtres de la „puszta“ hongroise, dont la vie et les mœurs se trouvent pour la première fois décrits par M. T., ne sont pas tous de nationalité magyare. Au XV-ème siècle, on trouve déjà des familles serbes et roumaines à Eger, à Kecskemét, à Debreczen, à Csongrád, de même qu'à Széged, villes aujourd'hui

¹ La *cărămidă* (brique), du grec ancien s'est maintenue. Et le maçon est le *pietrar* (en Moldavie).

entièrement hongroises (p. 260); on n'en trouve pas moins dans le comitat de Hajdú et sur les terres des nobles magyars de l'autre côté du Danube (pp. 261-2). C'est du mélange de tous ces éléments hétérogènes que sont sortis les pâtres hongrois, dont la magyarisation en masse date du commencement du XIV-ème siècle. L'auteur, qui ne montre pas le rôle des Serbes et établit une certaine distinction entre „Vlaques“ et „Roumains“, attribue pourtant à la prépondérance de l'élément slave le fait que le mot hongrois „Heytó“, „Heydó“, „Haytó“ fut remplacé au XVI-ème siècle exclusivement par Heydogog, le hongrois hajdú (abactor, Ochsentreiber). Il montre ensuite que la première organisation de ces „haïdoucs“ correspond à l'organisation militaire yougo-slave. Leur chef même s'intitulait «voévode» (p. 263). Très intéressants sont les passages concernant les différentes occupations des pâtres, les rapports entre maîtres et serviteurs, la vie pendant l'hiver, la procédure de leurs procès, la vie familiale et la dénomination des différentes espèces de bétail — d'après leurs couleurs et leurs formes. Se basant sur ces termes, l'auteur constate que les Hongrois se sont occupés surtout de l'élevage des bêtes à cornes; c'étaient les «Valaques» qui s'occupaient des troupeaux de moutons.

Le chapitre sur la „strunga“ mérite une attention particulière. Le mot hongrois „sztronga“ ou „esztreuga“, de même que la „strunga“ roumaine („endroit où l'on trait les brebis, bercaïl“, — Damé, *Dictionnaire roumain-français*, p. 119), signifie à l'origine une place fermée, où on trait les brebis. Pour procéder à la fixation de l'impôt, on enfermait le troupeau dans la „strunga“, une à une. L'impôt prend aussi le nom de „stronga“ et figure ainsi dans les documents latins et hongrois. Voici la thèse de l'auteur, en cette matière: „En feuilletant les lois hongroises, nous rencontrerons souvent les expressions de „census Valachorum“ et „vigesima ovium“. On traduit l'expression „census Valachorum“ par „l'impôt des Roumains“ (olóhadó). Mais cette traduction est fautive, car, si l'expression vraie de „Valaque“ signifiait Roumain, on arriverait à la conclusion que les Roumains ont habité toute la Hongrie-du-Nord, jusqu'en Bohême environ, puis, de l'autre côté du Danube, dans les comtés de Sopron, Vas, Vesprim. Or nous pouvons affirmer, en toute conscience, que cette proposition n'est pas véridique; il

faut donc reconnaître que le mot „Valaque“ ne signifie pas seulement: roumain, mais aussi: berger. Donc les „Valaques“ habitant des contrées que les Roumains n'ont jamais habitées ne sont pas de nationalité roumaine; ce sont des bergers qu'on nomme Valaques. Ceci apparaît clairement dans la différence de coutumes, d'organisation des Roumains et des Valaques. L'administration hongroise agit d'une façon toute différente, selon qu'elle a à faire à des bergers valaques ou à des Roumains proprement dits. Le système d'impôt concernant ces derniers était différent de celui qui concernait les Valaques. Par exemple, les Roumains ne payaient pas l'impôt des bergers, la „strunga“, mais seulement la *tretina*, qui était l'impôt roumain. Ils ne connaissaient même pas le „strungărit“, et les impôts ecclésiastiques étaient de même différents pour les uns et pour les autres. Il est donc manifeste que le „census Valachorum“ est un impôt pastoral. Il faut pourtant reconnaître que, bien que faussement, le mot valaque a été traduit dès le XV^e siècle par „Roumain“, même s'il s'agissait de bergers, et non de Roumains.“

Mais M. T. est bien loin de nous convaincre de la vérité de ses affirmations, si nettement tranchantes. Si l'on peut suivre la disparition progressive de l'élément roumain et la variation dans la signification du mot „Valaque“ en Croatie, en Slavonie ou en Dalmatie, les actes hongrois ne connaissent pas ce phénomène sur le territoire de la monarchie hongroise, où il existe un nombre tellement important de Valaques, clairement mentionnés dans quelques centaines de documents, comme étant de nationalité roumaine. M. T. lui-même (p. 297 note 1) rappelle les instructions de Thomas Nádasdy, aux termes desquelles des pâtres roumains (*Vlachi*) devaient être reçus à côté des pâtres magyars et par lesquelles le célèbre magnat hongrois reconnaît donc, clairement, la nationalité roumaine des bergers. Plusieurs autres documents peuvent également nous servir à distinguer les bergers roumains de ceux de nationalité ruthène (p. 298). L'organisation de ces „Valaques“ dont parle M. T. en „sedes valachales“, ayant pour chefs des „cnèzes“ ou des „șoltuzi“ (*zwiltiz sive judices*), qui avaient le droit de fonder des villages, c'est l'organisation typique roumaine, caractéristique pour la Transylvanie tout entière. L'observation que les villages rou-

mains avaient comme chef un voévode, tandis que ceux des Valaques un „cnèze“ (p. 298) est dénuée de tout fondement, le „cnèze“ n'étant point identique au voévode.

Mais il y a dans l'argumentation de M. T. un fait qu'il exploite particulièrement en faveur de sa théorie: la différence entre les bergers qui payaient la „strunga“ (*census Valachorum seu vigesima ovium stronga dicta*) et ceux qui ne devaient payer que la „tretina“. L'opinion de l'auteur, c'est que les premiers sont des „Valaques“ et les derniers seulement de nationalité roumaine. Et, sur ce point, son argumentation n'est pas seulement pleine de lacunes, mais elle arrive à convaincre justement du contraire: que la „vigesima ovium“, nommée „strunga“, était payable sous différentes formes variant selon le gré des propriétaires et les influences locales. Au XVII^e siècle cet impôt est augmenté, et la dîme des brebis (*decima seu stronga ovium*) commence à devenir générale, de même que la «vigesima» n'est qu'une forme plus sévère de la «quingagesima», la vieille dîme roumaine. L'auteur, dans le but de prouver ses assertions, démontre que cet impôt existait dans les contrées exclusivement roumaines (Bihor, Solnoc, Maramuraş) comme dans les régions un peu plus éloignées de la montagne (Arva, Murány, Liptó, Munkács, etc.): on y peut prouver par des documents historiques l'infiltration de l'élément roumain (pour les Roumains d'Arva, voy. „Tört. Tár“, 1910, p. 186 et suiv). Tandis que la „strunga“ signifiait que chaque propriétaire donnait une brebis pour vingt et un agneau pour vingt, payant les „strongatores“ en nature de quelques morceaux de fromage (*caş*) ou de quelques deniers, la „tretina“ se payait en monnaie, se rapportant, non seulement aux troupeaux de moutons, mais aussi aux bœufs, aux vaches et aux porcs.

Une liste d'impôts, en 1682, à Şimlăul Silvaniei, explique comme il suit l'origine de la „tretina“: «En ce qui concerne la *tretina*, de très vieilles gens disent que sur les semailles le paiement de la „tretina“ devait compenser l'impôt sur le bétail. Le taux de cet impôt est fixé ordinairement par rapport à l'importance de la dîme“ (pp. 311 — 312). Il est clair, après cette explication, que la „tretina“ était essentiellement différente de la „vigesima ovium“. La première a été inventée pour dédommager les nobles, propriétaires de terres, qui ne pouvaient prendre des dîmes aux serfs rou-

mains et étaient forcés de se contenter d'une taxe (de 2 deniers) sur le grand bétail et de recevoir par dessus, chaque année, de la part des propriétaires de troupeaux, une brebis et un agneau.

Le mot «tretina» signifie «une partie sur trois», et la même expression était employée au XV^e siècle en Moldovie, pour désigner une taxe juridique analogue à la «gloabă» (amende; voy. I. Bogdan, *Documentele lui Ștefan-cel-Mare*, I, pp. 10 et 29). Je crois que cette explication garde sa valeur, si on l'applique aux Roumains du Nord de la Transylvanie: une taxe qui devait remplacer ce que les serfs auraient dû payer aux propriétaires des terres pour la pâture du bétail¹. Dans un document de 1498 on assure au voévode Basile de Stanfalva un tiers des amendes (quod tertiam partem birsagionum habeat sub keneziatu suo; *Tört. Túr*, 1890, p. 479; voy. encore l'évolution du mot *gloabă*, amende, plus tard, un cheval maigre, pour désigner la valeur du mot «tretina» d'abord un tiers, plus tard deux: une brebis et un agneau, donnés par les propriétaires des troupeaux).

Les Valaques qui payent la «strunga» et aussi ceux qui payent la «tretina» étaient sédentaires; et nullement nomades. Organisés en districts, formés chacun de sept à quinze villages, ils étaient conduits par un voévode, lequel, assisté du «crainic» du département, rendait la justice et ramassait les impôts. Il s'est même conservé en hongrois l'expression de «székel szolgáltalni» (p. 323), dérivant de la coutume roumaine de «a ținea scaun de judecată» — «tenir cour de justice».

Les voévodes s'arrêtaient une fois par an dans chaque village pour la perception des impôts et pour les affaires juridiques (*communis inquisitio, vulgo voivodatus nuncupatus*). Les «cnèzes» et les «șoltuzi» devaient sous serment faire l'exposé de tout ce qui s'était passé dans le village depuis la dernière tournée du voévode. Les coupables étaient jugés et condamnés à une taxe (*birsagium*).

L'auteur de l'étude nous offre, dans la suite, une intéressante description des contumes du «voévodat» de quelques contrées,

¹ On doit chercher l'origine de la «tretina» chez le Roumains de Pologne dans K. Kadlec, *Valasi a Valasske Pravo*, Pragac 1916, pp. 344—345.

des droits, des sources de revenu et des obligations de ces voévodes, qui, vivant dans le voisinage des magnats hongrois, commencent, dès la seconde moitié du XVI^e siècle, à perdre leurs anciens noms roumains et à paraître, de plus en plus, sous des noms magyars. Remarquons encore que, dans quelques contrées, c'est toujours aux voévodes que revenait la «strunga», ce qui contredit les idées de l'auteur citées plus haut.

M. T. dédie un chapitre spécial aux nomades qui parcouraient de longs espaces avec leurs troupeaux, venant en Transylvanie et dans le Nord de la Hongrie, et réciproquement: les troupeaux d'ici erraient dans les pays voisins de la Moravie. Pendant la domination turque en Hongrie, les pâtres ne menaient leurs troupeaux que dans les montagnes de la Transylvanie et dans les Carpathes du Nord. Mais à partir du XVIII^e siècle leurs troupeaux couvrent en masses toujours grandissantes les riches plaines de la Hongrie, et particulièrement du Banat. En automne d'habitude on venait en Moldavie ou en Valachie pour y passer l'hiver. Les listes officielles indiquent qu'en 1753 443 troupeaux de moutons, 474 chevaux, 5.704 bétail cornu et 2.538 porcs ont passé dans les Principautés pour y séjourner durant la saison froide. La liste pour l'année 1767 renferme: 204.597 moutons, 3.229 chevaux, 4.480 bétail cornu et 432 porcs; pour l'année 1769, elle porte: 350.574 moutons, 3.397 bétail cornu, 3.666 chevaux et 824 porcs. On comprend que les bergers étaient pour le fisc une source de revenus considérable et que les propriétaires fonciers accueillaient volontiers ces bergers nomades qui leur rapportaient de jolis profits.

Pour tracer le rayon d'influence des bergers roumains, l'auteur suit la propagation, allant vers le Nord, du mot «berbécs» (du roumain: *berbec*), avec ses différents sens, et, de même, pour établir la route des pâtres moraves et polonais, il cherche à délimiter le domaine du mot «birka». Cependant de l'exposition de M. T. il résulte justement que les termes techniques appartenant à la vie pastorale sont presque tous empruntés au roumain: *notin* (1684, Rodna, Maramurăş), *miliora* (Hust, 1700; Porumbac 1649, 1651, 1656), *votulya* (Murány, 1652); ensuite les espèces de moutons: *oláh juh* (oves valachicae), *brezán birka* (oie bârseană), *stogos* et *micza*. Le mot «esztreuga» et l'art de fabriquer le fromage (hongr. *brenze*, *bronzá*, *boronza*) et l'«urda»

(h. orda) montrent l'influence incontestable de ces mêmes pâtres roumains, qui, effectivement, ont été dispersés par toute la Transylvanie, dans les riches terres du Maramurăș, à Munkács, Türocș, Arva, entre le Danube et la Theiss, et dans les propriétés des magnats de l'autre côté du Danube.

La vie pastorale roumaine, celle des bergers sédentaires comme celle des bergers nomades, est un des chapitres les plus intéressants de l'histoire. Depuis les Carpathes du Nord jusqu'aux parties les plus méridionales des Balcons, depuis les Alpes orientales jusqu'en Crimée, le pâtre roumain a été dénationalisé. C'est aussi ce que M. T. arrive à prouver. Il reconnaît cette vérité; il en pourrait reconnaître bien d'autres, s'il ne cédait pas au parti-pris propre à l'historiographie hongroise. Toutefois nous ne pouvons que lui en savoir bon gré, ne fût-ce que pour nous avoir rendus plus attentifs à un problème d'une si grande portée et que de riches matériaux tirés de sources encore inconnues pourraient un jour nous aider à résoudre définitivement.

Silviu Dragomir.

* * *

Camille Enlart, *Villes mortes du moyen-âge*, Paris, de Boccard, 1920.

Dans cet ouvrage, qu'ouvre une préface profondément touchante, on trouvera, avec de belles gravures, aussi les souvenirs de quelques villes de l'Orient latin, comme Famagouste de Chypre. M. Enlart a bien le droit de dire: «L'histoire du royaume de Chypre devrait s'enseigner avec l'histoire de France et nous être aussi familière, car Chypre devint, à la fin du XII^e siècle, une colonie française qui fit honneur pendant quatre cents ans à la mère patrie et de qui un voyageur pouvait écrire en 1507: «ils sont aussi bons François que nous sommes en France ¹» (p. 111). On trouvera la description de la cathédrale, de S. Georges des Latins, de S. François, de SS. Pierre et Paul, et de S. Anne,

¹ Même dans la partie qui ne regarde pas l'Orient il y a des choses ayant relation avec nos contrées: le culte de S-te Parascève à Ninfa, dans la Campagna romaine (p. 78), l'emploi des rangées de pierre et de briques, relations de Gothland avec l'Orient (p. 92 et suiv.).

du couvent des Carmes: l'église des Grecs elle-même est en gothique français, et ce sont des peintres de Sienne qui ont été chargés des peintures. Des artistes arabes travaillaient pour le roi Hugues IV (p. 146). M. Enlart signale parmi les fresques de l'église des Carmes celle de la Présentation de la Vierge, fête recommandée par Philippe de Mézières à la chrétienté occidentale et imposée par ses efforts. Dans cette église il a retrouvé „une fondation du XIV-e siècle“ et, parmi les tombeaux, celui du riche Guy Babin, mais pas celui de Pierre Thomas, l'ami et l'inspirateur de Philippe. M. Enlart donne aussi (p. 154) une vue des restes de la loge génoise, devenue un magasin, et une autre de l'ancien palais royal (p. 150). Les Syriens s'étaient fait bâtir une église d'après le type de celles du Midi français, mêlant des fresques siennoises aux icônes byzantines. C'est, en ce qui concerne l'architecture, aussi le style de l'église arménienne et des „douze autres églises ou chapelles, les unes ruinées, les autres encore entières“ qui n'ont pu être identifiées avec précision. De deux palais en ruines, l'un a dû appartenir à la reine. Les murs d'enceinte sont intacts.

N. I.

* * *

Weigand, *Die aromunischen Ortsnamen im Pindusgebiet.*

M. Weigand signale comme roumains les noms de Furcă, Breaza, Armata, Pădz (terrain), Ameru (de l'empereur?), Păltin, Băiasa, Chiară (ombre), Săracu (le pauvre), Călarlii (chevaliers), Coturi (de *cot*, coude, c-à-d. de la route), Cornu, Giurgie, Orghili (les aveugles), Deștii, Malacași, Coclii (les enfants), Sclineasa, Lujești, Cuțuflean (coțofană), Mocoși, Generagilii (gendres?), Sturdza, Cioran, Cereș, Salcia.

Dans la Petite Valachie (Acarmanie et Étolie), il trouve des noms comme Vulpi, Paliokatounon, Lata (aussi dans l'Eubée et près de Calavryta), Gurița (aussi près du Parnasse), Cărpeniș (Karpénisiou), Singrélou, Kalaratsion (près d'Arta)

Dans la Grande Valachie thessalienne: Magula Țara (près de Trikala), Furca, Tsopanlades (Ciobani), Gura, Surpi. Puis les montagnes de Dumenika et Giumanalta au Nord de la Thessalie. La ville de Diskata porterait aussi un nom aroumain.

N. I.

* * *

August Bernoulli, *Ein Reisebüchlein für Jerusalempilger* (dans la «Zeitschrift für Kirchengeschichte», XXXVIII, 1).

Le manuscrit contenant ce voyage à Jérusalem date du XV^e siècle; il est conservé à la Bibliothèque de l'Université de Würzburg. En mentionnant Pola, il ajoute que, à l'époque du paganisme, la ville a été conquise par Roland («a Rollando Demiteros»; sic); on y montre encore son palais, le théâtre ou stade de Roland et les tombeaux des païens massacrés. Raguse est considérée comme appartenant au roi de Hongrie. Description du château de Corfou et mention du «vin de Romanie». Les souvenirs de l'antiquité sont partout rappelés.

N. I.

CHRONIQUE

Une biographie anonyme des Papes (Muratori, III², c. 841) attribue la défaite, en 1380, du Grand-Maitre de Rhodes aux Albanais (*dalli Albanesi tradito*).

* * *

Le dernier fascicule du *Bulletin de correspondance hellénique* contient une étude de M. Rey sur „les sites préhistoriques et protohistoriques de la Macédoine“.

* * *

Dans la *Revue des études arméniennes*, qui commence à paraître, M. Schlumberger publie des pages sur „les monnaies médiévales des rois de la Petite Arménie“.

* * *

Die Baukunst der Armenier und Europa est le titre d'un ouvrage en deux volumes in-4^o, publié en 1918, à Vienne, par M. Strzygowski.

* * *

Dans le no. 4 (31 mai 1920) du *Νέος Ἑλληνομνημίων* mention par Lampros, de la *cerga* (tapis) valaque dans Démètre Chomatianos, au XII^e siècle (d'après les *Analecta* de Pitra, VI, p. 54).